Document généré le 12 oct. 2024 03:24

24 images

Les acteurs vus par leurs pairs

Emmanuel Schwartz, Sophie Desmarais, Gabriel Arcand, Ève Duranceau, Marie Brassard, Marc-André Grondin

Numéro 167, juin–juillet 2014

Les multiples visages de l'acteur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71880ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(2014). Les acteurs vus par leurs pairs : Emmanuel Schwartz, Sophie Desmarais, Gabriel Arcand, Ève Duranceau, Marie Brassard, Marc-André Grondin. *24 images*, (167), 7–10.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES ACTEURS VUS PAR LEURS PAIRS

Certains acteurs peuvent être de véritables sources d'inspiration pour les professionnels du jeu. Nous avons demandé à six actrices et acteurs québécois de témoigner pour nous des performances qui ont bouleversé leur conception du métier. De grands acteurs vus par leurs pairs.

Emmanuel Schwartz

Je ne suis pas de ceux qui s'accordent au consensus avec facilité. Je suis plutôt sceptique quand je me rends compte que j'aime la même chose que tout le monde et j'ai tendance à interroger mon admiration intuitive parfois naïve pour une œuvre, une performance ou un interprète. Malgré ce réflexe, le grand Daniel Day-Lewis me fascine toujours autant.

Par son charisme, son engagement physique intense, sa capacité de transformation, sa maîtrise impressionnante de la langue anglaise et de ses dialectes, les performances de cette légende vivante me sidèrent. Par la force de ses compositions, l'ampleur de son registre, l'audace de ses choix de rôle et le temps qu'il met entre chaque film auquel il participe, il est pour moi, l'exemple à suivre de l'acteur de cinéma.

Tout récemment, lors d'une conversation en atelier autour d'un texte québécois, le brillant théoricien du théâtre et dramaturge, Paul Lefebvre, en parlant d'un autre géant du cinéma, Marlon Brando, m'a permis de mieux comprendre pourquoi Daniel Day-Lewis provoquait autant de fascination chez moi. Paul expliquait que dans la scène où les chefs de la mafia se réunissent pour tenter de faire la paix, dans le dernier tiers du ***Parrain***, Brando se distingue des autres grands acteurs autour de la table en se foutant complètement du réalisme, car il souligne pratiquement à chaque instant de sa performance que c'est une fiction, par sa grandiloquence appuyée, sa voix improbable, son visage grimaçant.

En laissant de côté le réalisme, Daniel Day-Lewis me permet de projeter sur lui tout ce que la figure archétypale choisie pour le rôle sous-entend, que ce soit la violence de Bill « the butcher » Cutting, la pureté de cœur de Hawkeye, la révolte de Newland Archer, la volonté de Christie Brown, l'avarice de Daniel Plainview, la sagesse de Lincoln. Il me montre en jouant ces personnages qu'il me raconte une histoire à laquelle il croît. Il ne m'invite pas à croire à l'histoire, mais à croire à son geste artistique. Moins difficile de croire à son talent, qu'à une histoire inventée.

Et puisque tout le monde s'entend pour dire que c'est un des meilleurs acteurs au monde, je n'ai jamais de difficulté à trouver des camarades pour revoir une de ses performances marquantes. 24

© Maude Chauvin

Sophie Desmarais

GUROV & ANNA, prochain film de Rafaël Ouellet.

J'ai beaucoup pensé aux scènes marquantes que j'ai vues au cinéma. Il y en a tant… Comme spectatrice, je veux être traversée, bouleversée, changée par un film, par un acteur, par un geste, une image. Ces traversées sont des vases communicants où les fantômes se réveillent, les âmes se touchent, s'exaltent. Anna Magnani, actrice de légende, fauve, amante du cinéma, femme-vénus incarne pour moi l'idéal de l'actrice. Je suis en amour avec Anna Magnani.

Pour l'exercice, j'ai choisi une scène de ***Rome, ville ouverte*** de Rossellini, où Pina (Magnani) brave l'autorité, lutte, gifle et court sans filet vers Francesco, son mari emporté au loin. C'est la guerre. C'est une course, une pulsion de vie, de l'amour vers la mort… La caméra de Rossellini, bouleversante tout autant que son actrice, est en mariage parfait avec le moment. Cette scène me fait l'effet de la 7e de Beethoven, c'est un réveil des sens, un élan du cœur et de la chair. Impossible d'y résister. On se retrouve dans le film, avec elle, avec le déchirement, avec son cœur. C'est tout le cinéma qui descend dans la rue avec elle. C'est unique.

Gabriel Arcand

Alors qu'au théâtre l'acteur est au centre de l'attention, il devient l'outil par excellence au cinéma. C'est pourquoi de multiples éléments (scénario, montage, direction photo, etc.) entrent en considération dans l'appréciation de ses performances à l'écran. L'acteur ne peut pas réussir par lui-même. Comme je le disais récemment au directeur photo Michel La Veaux, l'impact que je peux avoir à l'écran dépend de l'endroit où il a placé sa caméra, de l'échelle du plan qu'il a choisie et du travail de montage, sans parler de la qualité des dialogues.

De ce point de vue, j'aime particulièrement les performances dans lesquelles tous ces éléments fonctionnent parfaitement. C'est le cas de Rod Steiger et Sidney Poitier dans ***In the Heat of the Night***. Ou encore de Daniel Day-Lewis, Joaquin Phoenix et Philip Seymour Hoffman dans les derniers films de Paul Thomas Anderson. La scène finale de ***The Master*** dans laquelle Seymour Hoffman chante… Quel moment! En outre, tous ces acteurs effectuent un travail de composition extraordinaire. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'admire Rod Steiger. Dans ***The Pawnbroker*** ou ***Al Capone***, il est formidable. Tout comme Laurence Olivier, il est un technicien hors pair. C'est pourquoi j'ai toujours trouvé Steiger supérieur à Brando à bien des égards dans ***On the Waterfront***. Brando possède cependant cette aura, cette sensualité si particulière que la caméra réussit à capter. C'est l'un des mystères du cinéma. La caméra aime certains visages, certains corps. Est-ce à cause des traits, de la physionomie, de la capacité innée à refléter la lumière? Nul ne le sait. Chez certains acteurs,

LE DÉMANTÈLEMENT de Sébastien Pilote

cela a à voir avec leur énergie particulière. James Cagney en est un bon exemple. La plupart des acteurs comiques fonctionnent ainsi. Ce sont des êtres peu banals, à l'image des stars classiques, qui n'avaient presque pas à jouer.

Enfin, certaines des grandes performances ont lieu lorsque l'on perçoit une harmonie entre l'acteur et son personnage. Ce mariage, qui tient souvent du hasard, est fascinant. Récemment, cela a été le cas de Peter O' Toole dans ***Venus***. Son âge, qui reflète ses 60 ans de carrière, est en parfaite adéquation avec le sujet même du film. Il est impossible de détourner le regard de son visage.

Ève Duranceau

DANS LES VILLES de Catherine Martin

Certains spectateurs, et même les plus cinéphiles, se tiennent à distance, non sans respect, et l'observent. Le regardent-ils parfois sans trop le voir ou peut-être préfèrent-ils ne pas l'analyser ? J'observe que mon métier, complexe et délicat, est rarement nommé et décortiqué. Le jeu de l'acteur est pourtant composé d'autant de nuances qu'en comporte la nature humaine.

Au cinéma, le récit manipulé par le réalisateur défile d'est en ouest dans toute sa splendeur. L'acteur dont le travail m'inspire s'y infiltre, perce l'écran et gonfle de sous-entendus la trame narrative. Il offre son corps, déploie son charisme mais, surtout, écrit par le jeu.

À chaque apparition, Isabelle Huppert laboure le scénario et imprime l'écran. Dans son regard, la lecture est double : il y a le personnage qui est présent et vibrant, et l'actrice qui sait dans quel film elle joue. Elle nous tient dans cette ambivalence et s'assure qu'on ne puisse échapper à son intensité.

La manipulation est visible et assumée. La fiction n'en souffre pas. L'expérience est déroutante et complète.

Dans ***The Wolf of Wall Street***, on reconnaît Matthew McConaughey qui frôle et repousse les limites de l'œuvre. Il déborde du cadre, sa signature devient presque trop forte, mais il écrit ce qu'il a à dire, puis laisse le spectateur plonger plus profondément dans la fiction. Peu importe qu'il apparaisse dans une comédie romantique ou ***Dallas Buyers Club***, son personnage bouge d'une démarche particulière et le film se transforme à sa suite.

Et comment oublier mon premier amour, Romy Schneider. Troublante dans sa transparence, la ligne entre sa vie et la fiction est si mince qu'on ne regarde qu'elle. On pourrait lui avoir fait l'amour quand le générique défile. Elle magnifie ***L'important c'est d'aimer*** de sensibilité, elle transperce d'une fraîcheur revendicatrice les robes de ***Sissi*** et sa détresse douce dans ***César et Rosalie*** attriste le spectateur à jamais. Elle a su faire de tous ses personnages le rôle d'une vie.

Il n'y a plus de petit écran.

Le talent de nos acteurs s'affiche sur tous les écrans et l'Union des artistes est fière de les voir atteindre leur plein potentiel.

UDA DEPUIS 1937

La culture est une force

uda.ca

VIC + FLO ONT VU UN OURS de Denis Côté

Marie Brassard

Mes premiers films, je les ai vus à la télé, toute petite, avec ma grand-tante Simone que j'adorais. Elle venait souvent me chercher pour passer les week-ends chez elle. L'après-midi, on faisait la sieste ensemble. Pour m'endormir, elle me racontait des histoires, des souvenirs de sa jeunesse ou des récits de voyages. Elle me décrivait en détail des choses que je verrais un jour, disait-elle : l'intérieur d'un train par exemple, ou un grand orchestre en concert ou encore une rue de New York. Elle était passionnante et je m'imaginais là où elle disait.

Le soir après souper, elle me faisait un lit sur le sofa du salon et, assise sur le fauteuil tout près, elle me lisait dans le journal les résumés des films du soir. Parfois elle disait : « Celui-là, tu vas l'aimer ! Il y a des enfants dedans. »

Sur l'écran noir et blanc, les stars d'une autre époque défilaient : Cary Grant, Lauren Bacall, Humphrey Bogart, Lana Turner, Jean Harlow, Grace Kelly, Rita Hayworth, Joan Crawford, Clark Gable, Bette Davis, John Gilbert, Greta Garbo, Spencer Tracy, Myrna Loy, Fred Astaire, James Stuart et Esther Williams et ses chorégraphies aquatiques spectaculaires. Je les aimais tous, je croyais tout ce qu'ils racontaient et je m'endormais en les regardant.

En écrivant ceci, leurs voix me reviennent : Marlene Dietrich chante *Falling in love again*, Shirley Temple présente son père dans *Stand Up and Cheer*, Ingrid Bergman dit : « *Play it once, Sam. For old times' sake.* »

Simone n'était pas actrice, mais elle m'a, je crois, transmis le plaisir de raconter.

Dans les films, les acteurs sont enveloppés par la musique, leur jeu est animé par le montage, leurs visages et leurs corps sont léchés ou abimés par la lumière. Mais ils sont les véhicules de l'histoire et c'est par leur voix que celle-ci nous parvient.

De Simone et de chacun de ces acteurs d'une autre époque, je pense avoir appris quelque chose : l'imagination donne le souffle qu'il faut pour captiver les autres. Il n'y a pas une façon de jouer, mais plutôt une manière de comprendre l'histoire et de la filtrer en se laissant traverser par elle, à la manière d'un transmetteur.

Marc-André Grondin

Daniel Day-Lewis a probablement été l'un de mes premiers chocs. J'étais au primaire, peut-être un an ou deux après la sortie d'***In the Name of the Father***. J'étais tombé à la télévision sur ***My Left Foot***. Tout de suite après, j'avais dit à mes parents : « C'est incroyable quand même qu'ils aient réussi à trouver un gars handicapé. » Je n'avais pas du tout réalisé que c'était un acteur ! Pourtant, je travaillais depuis l'âge de trois ans, je savais ce qu'étaient un plateau, un film ! Au Québec, on te demande toujours de faire quelque chose de naturel, les véritables rôles de composition sont rares. Et là, pour la première fois, j'ai compris ce que c'était vraiment que de jouer, d'être un acteur.

Je suis très impressionné par les acteurs qui savent prendre des risques. Dans ***Gabrielle***, Alexandre Landry est génial, proche de la perfection. Mais surtout, je salue son audace puisqu'il s'agit d'un rôle vraiment casse-gueule. Dans les acteurs contemporains, Philip Seymour Hoffman demeure ma référence. Il avait une présence rare à l'écran. Dans ***Boogie Nights***, sa proposition de jeu est hallucinante. Dans le scénario, son personnage était un maigrichon, naïf, soumis, un peu triste, et lui est arrivé avec cette idée de le rendre creepy, toujours un peu à bout de souffle. Ça pouvait avoir l'air énorme, mais on y croit dès le départ. Et puis, il y a aussi la scène entre lui et Joaquin Phoenix dans ***The Master***. Je pourrais la regarder tous

En compagnie de Benicio del Toro dans ***CHE*** de Steven Soderberg

les jours, c'est une leçon de jeu ! Quelque chose se passe et quelque chose ne se passe pas. Ce que je trouve intéressant dans cette scène, c'est qu'ils ne sont pas en symbiose, ils ne jouent pas ensemble, mais ça fonctionne. Oui, c'est bien filmé, tout est là pour favoriser la performance, mais on aurait pu mettre ces deux gars-là sur un stage en plein milieu de la rue et ç'aurait été aussi intense. C'est une belle leçon de jeu et d'intensité.